II

NOTES SUR LE VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE DE SÉNÈQUE

PAR L'ABBÉ A. PITTET
Professeur au collège Saint-Michel, Fribourg (Suisse)

« Le rôle de Sénèque, écrit M. Oltramare, dans ses *Origines de la diatribe romaine*[1], fut d'avoir introduit toute la philosophie populaire dans les cadres du stoïcisme traditionnel. La doctrine du Portique, dont il se réclamait, a été renouvelée par cette intégration de tous les éléments diatribiques qui pouvaient y être admis. » Ainsi le néo-stoïcisme était né, philosophie non plus spéculative et systématique, mais éminemment pratique et populaire. Sénèque est stoïcien, oui; mais à l'école d'Attale il n'a pas appris à connaître un système un et cohérent. On était en plein dans la période d'éclectisme et de syncrétisme qui commence avec Posidonius, vers 150 av. J.-C., et va jusqu'à Marc-Aurèle[2]. Il s'était formé une matière philosophique commune, un corps de doctrines empruntées aux diverses écoles, d'où les maîtres tiraient leur enseignement. Grâce au développement de la prédication populaire, on tendait de plus en plus à unifier les systèmes entre eux[3] et les philosophes aux idées les plus opposées avaient du crédit. Ainsi, platonisme, péripatétisme, hédonisme se sont infiltrés dans le stoïcisme, qui devint, avec Panaetius déjà, et surtout avec Posidonius, une doctrine complexe et une philosophie pratique. « Panaetius et Posidonius, écrit M. Robin, dans sa *Pensée grecque*, ont sacrifié complètement la moralité absolue de l'ancien stoïcisme à la recherche du convenable, à travers tous les détours d'une subtile casuistique[4]. » Et l'on connaît l'éloge que Posidonius fait de la philosophie; c'est un véritable manifeste[5] : « Philosophie, tu es

1. André Oltramare, *Les origines de la diatribe romaine*, Payot, 1925, p. 295.
2. Cf. Edwyn Bevan, *Stoïciens et sceptiques*, Les Belles-Lettres, 1927, p. 88.
3. Cf. A. Oltramare, *op. cit.*, p. 10.
4. L. Robin, *La pensée grecque*. Bibliothèque de synthèse historique, la Renaissance du livre, 1928, p. 436.
5. Hans Meyer, *Geschichte der alten Philosophie*, München, Pustet, 1925, p. 422.

notre guide sur le chemin de la vie, tu nous conduis à la vertu, tu bannis de nous les vices; que serions-nous sans toi? » Le philosophe poursuit en attribuant à la philosophie la fondation des cités et l'organisation de la société humaine. C'est en elle qu'il trouvera refuge, à elle qu'il aura recours, à elle qu'il va se livrer.

Un stoïcisme éclectique et pratique, telle est la doctrine que Sénèque a connue et aimée[1] et qu'il a enrichie des divers éléments de la diatribe. La diatribe, en effet, lui était familière. Dès sa jeunesse, il a été en contact avec elle. Fabianus, le maître qu'il vénère entre tous et qu'il voudrait mettre au-dessus de Cicéron, comme philosophe, lui fit connaître « les thèmes moraux développés ordinairement dans les écoles de rhétorique[2] ». Il fit aussi remonter son élève jusqu'aux sources de la diatribe romaine, à Sextius (10 à 15 av. J.-C.). Lui-même, Sénèque, s'est familiarisé avec la diatribe grecque. Dans la fréquentation des philosophes et des prédicateurs, il s'est découvert une vocation de pédagogue[3] : la philosophie étant pour lui la loi de la vie[4], l'éducatrice de l'humanité[5], le refuge assuré pour tous, comme Posidonius le lui a appris[6], il a résolu d'engager les hommes à son service, pour les faire jouir de la vraie liberté[7]. Et, pour les gagner, il va se débarrasser des inepties de la sagesse grecque — ce qui lui sera difficile — se libérer du langage des philosophes, se dégager de l'étroitesse de leur argumentation[8].

Or, voici la question qui se pose. Ce philosophe qui prêche a-t-il à sa disposition, pour mener à bonne fin son entreprise, une langue suffisamment adaptée? Le vocabulaire latin est-il assez riche pour lui permettre d'exprimer toute sa pensée et d'en rendre toutes les nuances? Il semble que la réponse doive être affirma-

1. *Ep.* 52, 1 : « Quid est hoc, Lucili, quod nos alio tendentes alio trahit et eo, unde recedere cupimus, impellit?... fluctuamur inter varia consilia. »

2. A. Oltramare, *op. cit.*, p. 258. Sur cette question de la formation intellectuelle de Sénèque à l'école des « diatribistes », on lira les pages lumineuses de M. Oltramare, dans son ouvrage, p. 257 et suiv.

3. *Ep.* 89, 14.

4. *Ep.* 94, 39.

5. *Ep.* 16, 3.

6. *Ep.* 14, 11.

7. *Ep.* 8, 7. Sénèque a un scrupule de citer Épicure.

8. *Ep.* 82, 2. Il recourt à des expressions populaires : « quemadmodum a populo solet dici ». — *Ep.* 117, 18. — *Ep.* 13, 4 : « Non loquor tecum stoica lingua. » — *Ep.* 102, 20 : « Non debet... philosophiam in has angustias ex sua maiestate detrahere. »

tive. Sénèque est un aboutissant. Au moment où il écrit, Rome est depuis longtemps en possession de la sagesse antique et plusieurs écrivains ont fait effort pour donner à la philosophie grecque une forme latine.

Avec quelle fierté Lucrèce déclare être le premier à traiter de la nature en sa langue maternelle. « Ce système de la nature que j'expose est une découverte récente et moi-même, aujourd'hui, je me trouve être le premier, avant tout autre, qui puisse le traduire dans notre langue maternelle[1]. » Cette revendication, à vrai dire, ne tient pas compte des premiers traducteurs d'Épicure, Amafinius, Rabius, Catius[2]. Mais quel parti Lucrèce pouvait-il tirer d'auteurs que Cicéron appelle « mali interpretes verborum[3] »? Toujours est-il, selon lui, que la pauvreté de la langue latine le met dans l'embarras[4] et, pour dire des choses nouvelles, force lui est de créer des mots nouveaux ou de donner à des mots existants des acceptions nouvelles. Il le fait avec modération et dans la mesure où l'exigent la clarté et son désir passionné de convaincre[5]. Lucrèce a démontré que la langue latine n'était pas irrémédiablement inapte à l'expression des idées abstraites, et quand Cicéron s'efforcera de donner un tour latin à la pensée d'Épicure il n'utilisera guère d'autres mots que ceux du poète philosophe[6].

Cependant, la réussite de Lucrèce n'a pas eu, sur la langue philosophique latine, l'effet qu'on en pouvait attendre. Il demeure un isolé. Après lui, Cicéron peine comme s'il n'avait pas existé ou comme si la tentative du poète avait échoué. Il sait que dans ce domaine il a une mission à remplir, et il met quelque vanité à la faire connaître. « Jusqu'ici la philosophie a été négligée et n'a eu aucun éclat dans les lettres latines. Il m'appartient de la mettre en lumière, de la faire sortir de l'ombre... et je le dois d'autant plus que plusieurs écrivains ont publié en latin des livres écrits à la légère; de braves gens, oui, mais trop peu instruits. Il arrive, en effet, qu'on pense bien, mais qu'on ne sache pas s'exprimer

1. *De rerum natura*, 5, 335 et suiv. Traduction Ernout, Les Belles-Lettres, 1924.
2. Cicéron, *Ac. post.* 1, 5.6.
3. *Ad fam.* 15, 19.2.
4. *De rerum natura*, 1, 137, 831; 3, 260.
5. Cf. Ernout et Robin, *Lucrèce. De la nature.* Commentaire, introd. p. xxx et suiv., Les Belles-Lettres, 1925.
6. Cf. F. Peters, *T. Lucretius et M. Cicero quomodo vocabula graeca Epicuri disciplinae propria latine verterint.* Diss. Münster, 1926.

avec art. Aussi ces auteurs n'ont-ils pour lecteurs que leurs partisans. Si donc, par nos efforts, nous avons ajouté quelque chose à la gloire de notre éloquence, nous ne mettrons que plus de zèle à vous ouvrir les sources de la philosophie[1]. » Ce qu'il veut avant tout, c'est faire œuvre romaine. « Nous devons nous servir de la langue qui nous est naturelle et non pas introduire, comme d'aucuns le font, des mots grecs; on se moquerait de nous, et à bon droit[2]. » Son dessein ne semble pas lui avoir imposé trop de peine[3]. Pour lui, le latin a plus de ressources que le grec[4], et il utilise ces ressources. Si c'est nécessaire, il force le sens des termes latins pour obtenir des équivalences avec les termes grecs. M. Meillet donne des exemples très intéressants de ce procédé : *ars* finit par signifier tout ce que le grec désigne par le mot τεχνή; *ratio*, le compte, traduit le mot grec λόγος au sens de « raison »; *putare*, compter, prend le sens de « penser »; *disputare* a la même fortune[5]. Il lui arrive de détourner le sens d'un mot pour le charger d'une acception nouvelle : *decreta* équivaut à δόγματα[6]. Il recourt à la périphrase[7] et, quand la philosophie, qui est pour lui, comme pour Sénèque, l'art de la vie, ne peut se satisfaire des mots du forum[8], Cicéron se résigne à créer des mots nouveaux. Mais c'est toujours la crainte de n'être pas assez romain qui le guide. Il se plaint d'avoir à utiliser *beatitas* ou *beatitudo* : les deux mots ont quelque chose de dur[9]. Il s'excuse par un « quasi » ou encore par une précaution comme « ut ita appellem », « vix audeo[10] », et il n'emploie avec tranquillité des mots comme *philosophia*, *philosophus*, que parce qu'ils sont consacrés par l'usage[11]. Précaution, prudence qui ne l'empêchent pas de former, en toute vérité, le

1. Cic., *Tusc.* 1, 5-6.
2. *De off.* 1, 111.
3. *Ad Att.* 12, 52.3.
4. Cic., *Tusc.* 3, 10.
5. Cf. A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Hachette, 1928, p. 214-215.
6. *Ac. post.* 2, 27.
7. *De fin.* 3, 15.
8. *De fin.* 3, 4-5.
9. *Nat. deorum* 1, 95.
10. *Tusc.* 4, 11. On lira avec intérêt les pages que M. Meillet consacre à la question dans son *Esquisse*, p. 215-216. Cf. aussi J. Marouzeau, *Essai sur la stylistique du mot* (*Rev. Ét. lat.*, 1932, p. 341).
11. *De fin.* 3, 5. — Cf. M. O. Lişcu, *Étude sur la langue de la philosophie morale chez Cicéron*. Collection d'Études anciennes, Les Belles-Lettres, 1930.

vocabulaire philosophique latin. Il n'a point failli à sa tâche : l'édifice est dressé, authentiquement romain; les matériaux grecs ont pris vraiment une forme latine. Saint Augustin rend à Cicéron ce magnifique témoignage : « La philosophie en latin a commencé avec Cicéron, elle a atteint avec lui sa perfection[1]. »

Sénèque, par contre, ne lui exprime pas la même admiration. C'est moins le philosophe qu'il admire en lui que l'orateur. Pour lui, Cicéron parle à merveille : il est la source de l'éloquence latine[2]. Le philosophe-prédicateur veut-il avoir du succès? il recourra à une éloquence cicéronienne[3]. Cependant il faut bien respecter, en Cicéron, le philosophe : tant d'autres l'ont respecté; encore Sénèque ne lui donne-t-il la première place qu'à contre-cœur. Que fera-t-on de Fabianus[4]? En pratique, il ne cite que rarement Cicéron, et au nombre des citations une seule a trait à la philosophie. Il reproduit une traduction faite par Cicéron de vers de Cléanthe sur le *fatum* et prend même la précaution — quel manque de confiance! — de nous avertir que, si la traduction est défectueuse, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre[5].

Il suffit toutefois d'étudier un peu l'œuvre de Sénèque pour se rendre compte qu'il fait à son prédécesseur de larges emprunts; plusieurs passages ne sont guère qu'une servile adaptation[6]. Dans son ensemble, la terminologie philosophique de Sénèque ne diffère pas essentiellement de celle de Cicéron. Cependant, on a l'impression qu'il tient à affirmer son indépendance. S'il reconnaît à Cicéron une autorité incontestée sur un point, celui de la formation des néologismes, il veut garder pour lui l'honneur de donner à la langue latine une terminologie philosophique satisfaisante[7]. Dans sa pensée, en effet, il reste beaucoup à faire : les lacunes sont nombreuses et graves; le vocabulaire latin ne suffit pas à exprimer certaines idées de Platon. « Je n'ai jamais senti, écrit-il à Lucilius, comme aujourd'hui, la pauvreté de notre langue. Nous

1. *Contra Acad.* 1, 8.
2. *Ep.* 40, 11; 118, 1.
3. *Ep.* 40 *passim.*
4. *Ep.* 100, 9.
5. *Ep.* 107, 10 : « Si displicuerint » — il s'agit des vers de Cléanthe traduits par Cicéron — « scies me in hoc secutum Ciceronis exemplum. »
6. Cf. *M. Tullii Ciceronis scripta quae manserunt omnia,* fasc. 48, recognovit C. Atzert, Teubner, 1923, introd. p. XXVI-XXIX.
7. *Ep.* 17, 2; 58, 6; 111, 1.

parlions de Platon; mille idées se sont offertes pour lesquelles il fallait des mots, et nous n'en avions pas; pour d'autres idées, au contraire, les mots qui servaient à les exprimer ont disparu par suite de notre fausse délicatesse[1]. Combien de mots d'Ennius et d'Accius sont tombés en désuétude[2], combien même de Virgile, qu'on a pourtant tous les jours sous la main[3] ». Sénèque cite ainsi quelques-unes de ses sources diatribiques[4]. Le latin n'a pas de substantif pour rendre l'idée du ὄν platonicien[5] ni pour exprimer le concept d'ἀπαθεία et d'ἀνυπαρξία[6]. Veut-on qualifier l'homme qui méprise raisonnablement les risques de la fortune et celui qui, sans réfléchir, se lance dans les dangers, une seule épithète s'offre à nous : *fortis*[7]. Quoi! dès qu'on veut leur faire rendre un concept de la philosophie grecque, il faut mettre les mots latins à la torture[8].

Sénèque, il est vrai, a besoin de beaucoup de mots : il lui faut renouveler continuellement ses expressions pour satisfaire ses goûts d'artiste. « Il se plaît, dit M. Bourgery, dans son étude si précieuse sur la prose de Sénèque, à faire briller toutes les facettes d'une même idée[9]. » A quoi va-t-il recourir pour combler les lacunes de sa langue! A des hellénismes? En principe, non. « Le concept à exprimer, dit-il, doit être désigné par un mot qui ait la valeur et non l'aspect du grec[10] ». C'est en somme l'attitude d'Horace[11]. Qu'en est-il de la pratique? Le principe subit quelques exceptions, imposées par la nécessité, mais, au total, Sénèque se montre plus rigoureux, en tout cas, que Cicéron. Il tient tellement à éviter les hellénismes qu'il rapporte en latin des paroles prononcées en grec par Volesus, proconsul d'Asie, sous Auguste[12], qu'il dépouille de sa forme grecque le *Léthé* pour en faire

1. *Ep.* 58, 1.
2. *Ep.* 58, 5.
3. *Ep.* 58, 2 et 4.
4. Cf. A. Oltramare, *op. cit.*, p. 74-79, 196-199, 206-208.
5. *Ep.* 58, 7.
6. *Ep.* 9, 2; 87, 40.
7. *De ben.* 2, 34.4.
8. *Ep.* 117, 5 : « coguntur nostri verba torquere... ».
9. Cf. A. Bourgery, *Sénèque prosateur*, Les Belles-Lettres, 1922, p. 114. Nous avons recouru plusieurs fois à cet ouvrage.
10. *De tranq. an.* 2, 3.
11. *A. P.* 131 et suiv.
12. *De ir.* 2, 5-5.

l'*Oblivio amnis*[1], alors qu'Horace, Virgile, Ovide ont déjà naturalisé le mot. Il prend la peine de traduire un passage — et la traduction est bien fidèle — d'une lettre de Métrodore à sa sœur, tout en reproduisant le texte grec[2]; il fait d'une maxime grecque une sentence latine[3]. Les lettres à Lucilius contiennent, il est vrai, un certain nombre de mots grecs, mais régulièrement Sénèque met en regard l'équivalent latin, sorte de gloses introduites dans le texte : ainsi ἀπαθεία et *invulnerabilis animus*[4], οὐσία et *essentia*[5], τὸ ὄν et *quod est*[6], ἀδιάφορα et *indifferentia*[7]. Comme le latin n'avait décidément pas de mot pour désigner la rhétorique et la dialectique, Sénèque s'est résigné à écrire en grec ῥητορική, διαλεκτική[8]. Par contre, il se garde bien de désigner la physique et la logique par *physica* et *logica*, mots utilisés pourtant par Cicéron[9]; il dit « pars naturalis philosophiae et rationalis[10] »; *sophisma* n'est admis qu'à défaut d'équivalent adéquat; le terme de Cicéron, *cavillatio*, est de bonne venue, mais encore imparfait[11]; *analogia*, sans être reçu dans la langue, a pour excuse l'usage[12]. Sans doute, Sénèque ne va pas jusqu'à donner une leçon de purisme à Cicéron en rejetant des termes comme *philosophia*, *philosophus*[13]. Mais, tout considéré, il reste que Sénèque n'a introduit quelques hellénismes dans son vocabulaire philosophique que de mauvais gré.

Osera-t-il alors créer des mots, se ranger, comme novateur, aux côtés de Lucrèce et de Cicéron? Non. Les néologismes sont pour lui le signe d'un mépris de la tradition, d'une soif maladive

1. *Ad Marc.* 19, 4. Cf. A. Bourgery, *op. cit.*, p. 125-127; Charles Favez, *Ad Marciam de consolatione*, Paris, De Boccard, 1928, p. 70.
2. *Ep.* 99, 25.
3. *Ep.* 114, 1. Cf. A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörterlichen Redensarten der Römer*, Leipzig, Teubner, 1890, p. 257.
4. *Ep.* 9, 2. Pour Sénèque le mot *impatientia* est ambigu.
5. *Ep.* 58, 6.
6. *Ep.* 58, 7.
7. *Ep.* 82, 10.
8. *Ep.* 89, 17. Sénèque emploie cependant *dialecticus*, comme adjectif et substantif : *Ep.* 45, 13; 49, 5.
9. *De fin.* 3, 72.
10. *Ep.* 82, 16-17.
11. *Ep.* 111, 1.
12. *Ep.* 120, 4-5.
13. *Ep.* 89, 7. « Sapientia est, quam Graeci σοφίαν vocant. Hoc verbo Romani etiam utebantur, sicut philosophia nunc utuntur. » Cf. E. Bickel, *Die Fremdwörter bei dem Philosophen Seneca* (*Archiv für lateinische Lexicographie*, XIV, 1906, p. 195).

de nouveauté, d'une recherche exagérée de l'extraordinaire[1]. Il n'écrit pas *essentia* sans en demander la permission à Lucilius et sans lui promettre d'user avec mesure de la licence qui lui sera donnée[2]. Même scrupule quand se présente à son esprit le mot *unitus*, qui aurait, pense-t-il, sur *unus* l'avantage d'être plus clair[3]. Et, si l'on veut un exemple frappant de sa prudence en matière d'innovation, il suffit de lire ce qu'il dit à Lucilius sur la formation du mot *expetibilis*. « Est à désirer (*expetendum*) ce qui est un bien ; est désirable (*expetibile*) ce qui nous échoit quand nous avons poursuivi le bien. Or, dit-il, pour obtenir ce mot *expetibile*, il faut insérer dans *expetere* une syllabe que notre langue ne permet pas d'y intercaler ; les philosophes mettent les mots à la torture. J'ajouterai cependant la syllabe, si tu le permets[4]. » Et voilà le néologisme dont il récuse encore la paternité. Ce néologisme est formé par dérivation ; c'est là un procédé fréquent chez Sénèque : sa pratique, sur ce point, diffère fortement de sa théorie. Voici, entre autres, quelques exemples :

Adjectifs à suffixe « *-bilis* » : *cogitabilis*, intelligible[5] — *consummabilis*, perfectible[6] — *inclinabilis*, porté à[7] — *intelligibilis*, synonyme de *cogitabilis*[8] — *invulnerabilis*, invulnérable[9].

Adjectifs à suffixe « *-ivus* » : *activus*[10], *contemplativus*[11], *praeceptivus*[12].

Substantifs à suffixes « *-ia*, *-io-*, *-itas*, *-or* » : *displicentia*[13], *substantia*[14], *aversatio*[15], *austeritas*[16], *sublimitas*[17], *affectator*[18], *irritator*[19].

Mots composés, en grand nombre ; M. Bourgery en fait une recension, sans prétendre être complet, mais elle suffit amplement à nous convaincre que Sénèque n'est pas si timide quand il s'agit de former des mots nouveaux[20].

Il est vrai que nous appelons néologismes les mots dont l'exis-

1. *Ep.* 114, 10.
2. *Ep.* 58, 6.
3. *Nat. quaest.* 2, 2.4.
4. *Ep.* 117, 5.
5. *Ep.* 58, 16.
6. *Ep.* 92, 28.
7. *Ep.* 94, 40.
8. *Ep.* 124, 2 et 13.
9. *Ep.* 9, 2.
10. *Ep.* 95, 10.
11. *Ep.* 95, 10.
12. *Ep.* 94, 16 ; 95, 1.
13. *De tranq. an.* 2, 10.
14. *Ep.* 87, 40.
15. *De tranq. an.* 2, 11.
16. *Ad Polybium* 8, 4.
17. *Ep.* 92, 33.
18. *De const. sap.* 19, 3.
19. *Ep.* 108, 8.
20. Cf. A. Bourgery, *op. cit.*, p. 270 et suiv. — On consultera pour toute cette question des innovations de Sénèque la deuxième partie de l'ouvrage de M. Bourgery.

tence n'est pas attestée avant Sénèque, ce qui ne veut pas dire qu'il en soit vraiment l'inventeur. Néanmoins, il y a peu de risque de dire qu'il ne s'est pas tenu scrupuleusement à son principe.

On est plus à l'aise pour parler d'un autre genre d'innovation, et c'est ici que Sénèque paraît être le plus original en matière de vocabulaire. Les mots prennent chez lui un sens qu'ils n'ont pas chez ses prédécesseurs, notamment chez Cicéron. La comparaison que l'on peut faire entre Sénèque et Cicéron, à ce sujet, rend compte de l'enrichissement dont la langue philosophique latine est redevable à Sénèque. Prenons quelques exemples :

Adhortatio : chez Sénèque le mot signifie « encouragement », exhortation : « amici quorum adhortationibus allevabar[1] ». Or, le mot n'est employé par Cicéron que dans le sens d'avertissement[2].

Affectio : chez Sénèque le mot désigne, comme chez Cicéron[3], un état d'âme. Il rend l'idée stoïcienne d'ἕξις[4] ; mais Sénèque se sépare de Cicéron quand il donne au mot le sens de « mouvement spontané » de l'âme : le sage, dit-il, change de couleur, un spectacle douloureux lui tend les traits, ce n'est pas de la crainte : « non est timor, sed naturalis affectio inexpugnabilis rationis[5] » ; en outre, le mot se rencontre au sens de « passion[6] » ; c'est alors l'équivalent d'*affectus* ou πάθος.

Affectus illustre mieux encore le procédé de Sénèque : tantôt le mot a le sens de « sentiment[7] », d'émotion[8], d'affection, d'amour[9], tantôt celui de passion ; il traduit la notion stoïcienne de πάθος et son emploi est fréquent. Or, Cicéron ne lui attribue aucun des sens que nous venons de signaler ; on ne le rencontre que deux fois dans ses œuvres pour désigner *l'état d'âme*, *la disposition de l'âme*[10]. Cicéron rend l'idée stoïcienne de πάθος par « perturbatio animi[11] ».

Signalons encore *amor* et *caritas*[12], que Sénèque charge de tout

1. *Ep.* 78, 4.
2. *De oratore* 2, 11.
3. *Ep.* 59, 1. — *Tusc.* 3, 10.
4. Cf. Hans von Arnim, *S. V. F.* IV, Indices, p. 169.
5. *Ep.* 57, 4.
6. *Ep.* 92, 8.
7. *Ad. Marc.* 1, 5. — *De const. sap.* 10, 2.
8. *Ad Helv.* 18, 2.
9. *Ad Helv.* 18, 9. — *Ep.* 63, 9.
10. *Tusc.* 5, 47.
11. *Tusc.* 3, 2-3. — *De fin.* 3, 35.
12. *De ben.* 4, 17, 2. — *Nat. quaest.* 1, 17, 6. — *Ep.* 36, 8 ; 82, 15 ; 121, 20. — *De ben.* 5, 9, 1. — *Ep.* 14, 1 ; 121, 24.

le sens de l'οἰκειώσις des stoïciens, c'est-à-dire l'instinct de conservation. Rien de semblable chez Cicéron, pour qui l'οἰκειώσις est « commendatio » ou « conciliatio ». La comparaison pourrait se poursuivre longuement. Ces quelques indications voudraient au moins donner une idée de l'originalité de Sénèque en matière de vocabulaire philosophique; dans cet ordre, on peut sans conteste appeler Sénèque un novateur[1].

A-t-il besoin d'autres ressources? La poésie pouvait peut-être lui en fournir. A son époque elle est en faveur; la prose en prend la couleur. Il se fait même une confusion de vocabulaires. En réalité, Sénèque envie le poète qui peut frapper en vers des maximes expressives et il souhaite que le prédicateur stoïcien fasse grand usage de ces sentences brèves et pénétrantes, de ces traits incisifs[2]. Le philosophe empruntera au poète des images, des métaphores; c'est pour lui une nécessité : il doit enrichir sa langue et rendre les idées plus sensibles au lecteur ou à l'auditeur[3]. Ce faisant, il sera fidèle à la tradition : les anciens prosateurs recouraient au procédé de prédilection des poètes, à la métaphore[4]. Pour lui, il n'a pas manqué d'utiliser cette ressource; qu'on lise pour s'en convaincre l'ouvrage de Steyns[5]. Ces métaphores, qu'il les emprunte à la poésie de Virgile, par exemple[6], à Ovide ou à d'autres poètes, ou qu'elles lui soient fournies par le langage courant, Sénèque garde l'impression qu'il fait profiter la philosophie des richesses dont disposent les poètes. Qu'il suffise, dans ces quelques notes, de signaler la valeur philosophique que prennent *carcer* et *cavea*. Ces deux mots, chez lui, désignent la prison de l'âme, le corps. *Carcer* est employé, il est vrai, par Cicéron; par contre, *cavea* ne se trouve avoir cette acception que plus tard, chez saint Augustin[7]. En somme, chez Sénèque, un seul mot, pris dans

1. Nous espérons le démontrer plus largement dans un travail sur le vocabulaire philosophique de Sénèque qui paraîtra bientôt. — Une étude comparative de la terminologie philosophique de Cicéron et de Sénèque, relative aux « biens » et aux « maux », a été faite par R. Fischer, *De usu vocabulorum apud Ciceronem et Senecam graecae philosophiae interpretes*. Diss. Freib. in Br., 1914.

2. *Ep.* 108, 9-10.

3. *Ep.* 59, 6.

4. *Ep.* 59, 6.

5. D. Steyns, *Étude sur les métaphores et les comparaisons dans les œuvres en prose de Sénèque le Philosophe*, Université de Gand, 1906.

6. Cf. H. Wirth, *De Vergilii apud Senecam philosophum usu*. Diss. Freib. in Br., 1900. Cf. aussi *Rev. Ét. lat.*, 1929, p. 377-378, article de B. Ryba.

7. *Ad Polyb.* 9, 3. — *De ben.* 3, 20, 1; *Ep.* 88, 4. — *S. Augustin*, serm. ed. Mai 56, 2.

un sens métaphorique, peut représenter les relations de l'âme et du corps. Pour lui, la métaphore est moins une simple figure de mot que l'expression frappante d'une notion philosophique, et, pour parler encore de poésie, combien de mots dans les ouvrages du philosophe qui sont employés exclusivement ou presque exclusivement par les poètes et dont Cicéron n'a pas tiré parti[1]. Sénèque sait les incorporer à son vocabulaire et leur donner une portée morale.

Mais ce qu'il fait pour le vocabulaire des poètes, combien plus il l'a fait pour les mots d'usage courant. Il veut que ses lettres — il pourrait dire ses ouvrages — soient une conversation sans apprêt, sans contrainte, dans laquelle toute préoccupation de plaire soit écartée, pour ne viser qu'à instruire et où il n'entre que des mots d'usage commun[2]. Il rejette, comme une perversion du goût, l'emploi des expressions triviales[3]. Le langage courant au contraire fournit sans cesse à l'enseignement du pédagogue; on ne peut étudier le vocabulaire philosophique de Sénèque, ni en avoir une idée assez nette, sans s'arrêter à quantité de mots qui, sans avoir en eux-mêmes rien de philosophique, servent à l'expression d'une pensée ou d'un thème diatribique. J'en donnerai pour tout exemple le mot *caro* : on le trouve naturellement employé au sens propre, mais il est surtout l'équivalent de corps opposé à âme ou raison. Dans son commentaire *Ad Marciam*[4], M. Ch. Favez signale que c'est pour la première fois qu'en latin *caro* est employé pour opposer le corps à l'âme. Cicéron disait *corpus*. Le cas a été jugé assez intéressant pour faire l'objet de plusieurs études[5].

Le latin, selon Sénèque, est pauvre. Tel qu'il est au moment où

1. Cf. A. Bourgery, *op. cit.*, p. 226 et suiv.

2. *Ep.* 75, *passim;* A. Bourgery, *op. cit.*, p. 110.

3. Au même titre, semble-t-il, que des archaïsmes; cf. *Ep.* 114, 3 et 10. La proscription des archaïsmes est d'autant plus curieuse qu'à cette époque les mots désuets étaient en faveur, conformément à une mode qui ira s'accentuant avec Tacite jusqu'à Apulée; cf. E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, Teubner, 1923, I, p. 253, 256, 308.

4. Ch. Favez, *Ad Marc.*, 24.5.

5. Cf. Ch. Favez, *Ad Marciam de consolatione*. — P. Hauck, *L. A. Seneca. Ausgewälte moralische Briefe*. Text und Commentar, Weidemann, 1910. — Fritz Husner, *Leib une Seele in der Sprache Senecas*. Philologus, Supp. Band XVIII, Heft III, 1924. — C. Pascal, *Sull'uso della parola « caro » in Seneca* (*Bollettino di filologia classica*, XIII, 1906).

le philosophe moraliste et prédicateur écrit, il n'est pas à même de tout exprimer : il faut l'enrichir non pas par des hellénismes ni par des néologismes, mais par des métaphores et les ressources du langage courant. Voilà la théorie. Sénèque n'y a pas trop contredit dans la pratique. Ses hellénismes sont peu nombreux; par contre ses néologismes sont plus abondants, encore qu'il ne faille pas attribuer à Sénèque, nous l'avons dit, la paternité de tous les mots dont l'usage n'est pas constaté avant lui. Là où l'évolution apparaît le mieux et où l'innovation est la plus originale, c'est dans l'emploi, avec une acception nouvelle, d'un si grand nombre de mots utilisés déjà par Cicéron. Enfin, les métaphores et les mots du langage courant fournissent à l'écrivain de quoi satisfaire à diverses exigences.

Ainsi la langue philosophique de Cicéron, assouplie, s'est enrichie de tous les apports de la langue poétique et populaire de Sénèque, sans être pourtant foncièrement modifiée. Dans l'évolution de la langue philosophique latine et partant du latin, Sénèque a joué un rôle; son originalité a l'avantage de concilier un sage conservatisme avec les initiatives que nécessitaient, chez un écrivain dont la pensée s'est appliquée à tant de sujets et dont l'esprit d'analyse s'est exercé avec une telle subtilité, certaines insuffisances de la langue latine.

A. PITTET.

III

SUR LE *PERVIGILIVM VENERIS*

PAR E. K. RAND
Professeur à l'Université Harvard (Cambridge, États-Unis)

Le beau poème qui porte le nom de *Peruigilium Veneris* soulève de nombreux problèmes. Ni la date de sa composition ni le nom de son auteur ne nous sont connus. Sur aucun de ces problèmes l'accord n'a pu se faire, et la structure du poème fait actuellement l'objet de subtiles controverses. Certains ont proposé une division